

Dithyrambes de Dionysos



Friedrich Nietzsche

Sur proposition de Résistance 71

PDF de JBL1960

Février 2020

Dithyrambes de Dionysos

Friedrich Nietzsche

1888

DERNIÈRE VOLONTÉ

Mourir ainsi, — comme un jour je le vis mourir, — Lui, l'ami, qui lança ses éclairs et ses regards — divinement dans ma sombre jeunesse ! — Joyeux dans son courage et profond, — il dansait dans la bataille.

Le plus joyeux des guerriers, — le plus puissant des vainqueurs, — chargeant un destin sur son destin, — dur, pensif, prévoyant, — vibrant à la victoire, — criant la joie, vainqueur en *mourant* :

À l'heure de la mort il ordonnait, — il ordonnait que l'on *anéantît* !...

Mourir ainsi, — comme un jour je le vis mourir : — en créant la victoire et *le néant*...

ENTRE OISEAUX DE PROIE

Celui qui veut descendre, — que vite — l'engloutit le gouffre ! — Mais toi, Zarathustra, — aimes-tu encore l'abîme, — imites-tu encore le pin ?

Le pin plonge ses racines, où — le rocher même avec épouvante — regarde dans le gouffre, — mais l'arbre s'accroche aux abîmes, — tandis que tout, autour de lui, — veut s'élancer dans le gouffre. — Entre l'impatience — du sauvage roulement, du ruisseau qui bondit, — il attend patient, dur, muet, — solitaire...

Solitaire !... — Qui donc oserait — habiter ces lieux, — surplomber l'abîme ? — Un oiseau de proie peut-être : — il se suspendrait aux cheveux — du tenace Patient, — joyeux de lui faire mal, — grinçant d'un rire fou, — d'un air d'oiseau de proie...

Pourquoi si tenace ? — dit le moqueur cruel : — On doit avoir des ailes — quand on aime l'abîme... — on ne doit pas rester suspendu — comme toi !

Ô Zarathustra, — tout cruel Nemrod ! — Récemment encore toi le chasseur de Dieu, — le filet de toute vertu, — le pilier du mauvais ! — Maintenant, — chassé par toi-même, — proie pour toi-même, — vrillé en toi-même...

Maintenant, — solitaire avec toi-même, — scindé en deux dans ta propre science, — entre cent miroirs, — faux à tes propres yeux, — entre cent souvenirs, — incertain, — fatigué à chacune de tes blessures, — glacé par chaque froid, — étranglé par ton propre lacet. — *Connaisseur de toi-même !* — *Bourreau de toi-même !*

Pourquoi te lias-tu — avec le lacet de ta sagesse ? — Pourquoi t'attiras-tu — dans le paradis du vieux serpent ? — Pourquoi te glissas-tu — en *toi-même*, en *toi-même* ?...

Malade à présent, — malade du venin du serpent ; — prisonnier à présent, — sur toi s'est abattu le plus dur destin : — dans ta propre fosse — tu travailleras courbé, — voûté en toi-même, — t'enterrant toi-même, — sans aide possible, — raide, — un cadavre, — avec, dessus, des tours de fardeaux, — accumulées par toi-même, — un *savant* ! — un *connaisseur de toi-même* ! — le *sage Zarathustra* !...

Tu cherchais le plus lourd des fardeaux : — tu t'es trouvé, *toi*, — et tu ne te jetteras pas toi-même par-dessus bord... — Épiant, — mâchant, — déjà tu ne tiens plus droit ! — Même ta tombe est contrefaite, — Esprit *contrefait* !...

Et récemment encore, si fier, — hissé sur les échasses de ta fierté, — récemment encore anachorète sans Dieu, — compagnon solitaire du diable, — prince à toge écarlate de tout Orgueil !...

Maintenant — entre deux néants — courbé, — point d'interrogation, — énigme harassée, — énigme pour les *oiseaux de proie*...

Ils sauront bien te délivrer, — ils ont faim déjà de ta délivrance, — ils voltigent déjà autour de toi, énigme, — autour de toi, pendu !... — Ô Zarathustra !... — *Connaisseur de toi-même* !... — *Bourreau de toi-même* !...

LE SIGNE DE FEU

Ici, où entre les mers l'île a percé, — pierre sacrificatoire qui s'élançait, escarpée, — ici sous le noir ciel, — Zarathustra allume ses feux sur les hauteurs, — signes de feu pour les pilotes en détresse, — points d'interrogation pour ceux qui savent répondre.

Cette flamme au ventre grisâtre, — vers les lointains froids ses langues poussent leur désir, — vers de toujours plus pures hauteurs elle tord son cou, — un serpent est dessus, dressé d'impatience ; — ce signe, je l'ai placé devant moi.

Mon âme, elle est cette flamme, — insatiable vers de nouveaux lointains, — elle jaillit plus haut, plus haut, sa calme ardeur. — Pourquoi Zarathustra a-t-il fui animaux et hommes ? — Pourquoi sauvage, s'est-il enfui de la terre ferme ? — Il connaît déjà *six* solitudes, — mais la mer elle-même ne lui était pas assez solitaire, — sur l'île il s'est hissé, sur la montagne il est devenu flamme, — vers une *septième* solitude — il jette maintenant la ligne investigatrice par-dessus sa tête.

Pilotes en détresse ! Ruines des vieilles étoiles ! — Mers de l'avenir ! Cieux inexplorés ! — Vers tout ce qui est solitaire je jette maintenant ma ligne : — répondez à l'impatience de la flamme, — péchez, à moi le pêcheur des hautes montagnes, — ma septième *dernière* solitude !

LE SOLEIL DESCEND

I

Tu n'auras plus soif bien longtemps, — cœur consumé ! — Il y a des délivrances dans l'air, — des bouches inconnues soufflent vers moi, — la grande fraîcheur arrive...

Mon soleil à midi était droit au-dessus de moi : — je vous salue, vous qui venez, — vents soudains. — frais esprits du crépuscule !

L'air passe, venant d'ailleurs et pur. — Ne m'œillade-t-elle pas avec son coulé — regard de tentatrice, — la nuit ?... — Reste fort, mon cœur vaillant ! — Ne demande pas : Pourquoi ?

II

Jour de ma vie ! — Le soleil descend. — Déjà les flots, surface unie, — se dorent. — Chaude est l'haleine du rocher : — est-ce que peut-être le bonheur — a dormi sur lui son sommeil de midi ? — Dans les clartés vertes, — l'abîme brun hisse le bonheur en riant.

Jour de ma vie ! — Nous allons vers le soir ! — Déjà arde ton œil, — mi-brisé, — déjà ruissent les larmes — de ta rosée, — déjà court, calme sur la mer blanche, — la pourpre de ton amour, — ta dernière hésitante félicité !...

III

Gaîté, toi dorée, viens ! — toi, de la mort — tout intime et doux charme précurseur ! — Ai-je couru trop vite mon chemin ? — Maintenant seulement, que le pied s'est fatigué, — ton regard me rattrape encore, — ton *bonheur* me rattrape encore.

Autour, rien que vagues et jeux. — Tout ce qui fut lourd — s'est effondré dans l'oubli bleu, — paresseux se balance mon canot. — Tempête et traversée, comme il les a oubliées ! — Désir, espoir se sont noyés, — planes sont immobiles l'âme et la mer.

Septième solitude ! — Jamais je ne sentis plus près de moi la sécurité douce. — jamais plus chaud le regard du soleil. — Ne boutelle pas encore, la glace de mes sommets ? — Argentin, léger comme un poisson, ma nacelle nage à présent vers là-haut...

GLOIRE ET ÉTERNITÉ

I

Que longtemps déjà te voilà assis — sur ta malchance ? — Fais attention ! Tu me couves encore — un œuf, — un œuf de basilic, — avec ton long chagrin.

Pourquoi Zarathustra se glisse-t-il le long de la montagne ?

Méfiant, ulcéré, sombre, — il épie, — mais soudain, un éclair — brille, terrible, un coup — frappant de l'abîme vers le ciel : — de la montagne elle-même se secouent — les entrailles...

Où la haine et le rayon de l'éclair — se sont unis, une *malédiction*, — sur les montagnes demeure maintenant la colère de Zarathustra ; — comme un orage menaçant il se glisse dans son chemin.

Qu'il rampe sous sa couverture, celui qui en a encore une ! — Au lit, les délicats ! — Maintenant le tonnerre roule au-dessus des voûtes, — maintenant tremblent poutres et murs, — maintenant zigzaguent des éclairs et des vérités jaunes de soufre : — Zarathustra *hurle ses malédictions*.

II

Cette monnaie avec laquelle — tout le monde paie, — *la Gloire*, — je mets des gants pour toucher cette monnaie, — mon dégoût *piétine dessus*.

Qui veut être payé ? — Le vénal... — Celui qui est à *vendre*, qu'il étende ses mains graisseuses — vers le vulgaire clinquant de la gloire !

Veux-tu les acheter ? — Ils sont tous à vendre. — Mais offre bon prix, — fais sonner ta bourse pleine ! — Sinon, tu *affermis*, — tu affermis leur *vertu*...

Ils sont tous vertueux. — Gloire et vertu, ça rime. — Aussi longtemps que vivra le monde, — il paiera le caquetage de la vertu — avec le cliquetis de la gloire : — le monde *vit* de ce bruit-là...

Devant tous les vertueux, — je veux être débiteur, — débiteur de chaque grande dette ! — Devant les résonateurs de la gloire, — mon avarice devient ver de terre ; — parmi de telles gens, j'ai comme seule envie — d'être *le plus humble*...

Cette monnaie avec laquelle — tout le monde paie, — *la Gloire*, — je mets des gants pour toucher cette monnaie, — mon dégoût *piétine dessus*.

III

Silence ! — Sur les grandes choses — je *vois* des grandes choses ! — On doit se taire — ou parler grandiosement : — Parle grandiosement, ma ravie sagesse !

Je regarde en haut — des flots de lumière roulent : — ô nuit, ô calme, ô vacarme silencieux comme les morts ! — Je vois un signe : — des plus éloignés lointains — descend, lentement étincelante, l'image d'une étoile vers moi.

Constellation suprême de l'être ! — Table des visions éternelles ! — C'est toi qui viens vers moi ! — Ce que personne n'a vu, — ta muette beauté, — comment ! Elle ne fuit pas devant mes regards ?

Enseigne de la nécessité ! — Table des visions éternelles ! — Mais tu le sais bien, — ce que seul *moi* j'aime, — tu sais bien que tu es *éternelle* ! — que tu es *nécessaire* ! — Mon amour ne s'enflamme — éternellement qu'à ta nécessité.

Enseigne de la nécessité, — constellation suprême de l'être ! — toi que n'atteint aucun vœu, — toi que ne souille aucune négation, — éternel oui de l'être, — éternellement je suis ton oui : — *car je t'aime, ô éternité* !

DE LA PAUVRETÉ DU TRÈS RICHE

Dix ans se sont passés, — pas une goutte d'eau ne m'apparut, — pas de vent humide, pas de rosée d'amour, — un pays *privé de pluie*... — et je prie ma sagesse — de ne pas devenir avare dans cette sécheresse : — toi-même

déborde, stillicide toi-même ta rosée, — sois toi-même la pluie de ta sauvage solitude !

Jadis j'ordonnais aux nuages — de s'éloigner de mes montagnes. — Jadis je leur disais : « Plus de lumière, tristes ombres ! » — Aujourd'hui je les attire pour qu'ils viennent : — Faites l'obscurité autour de moi avec vos mamelles ! — Je veux vous traire, — vaches de la hauteur ! — Sagesse chaude comme le lait, douce rosée de l'amour, — je vous répands à flots sur le pays.

Partez, partez, vérités, — votre regard est trop sombre ! — Je ne veux pas sur mes montagnes — voir les brutales impatientes vérités. — Dorée par le rire, — que s'approche aujourd'hui la vérité — adoucie par le soleil, hâlée par l'amour, — je ne cueille de l'arbre qu'une vérité *mûre*.

Aujourd'hui j'étends la main — vers les boucles du hasard, — assez habile pour conduire le hasard, — comme on conduit un enfant, pour le duper. — Aujourd'hui je veux être hospitalier — pour l'importun, — même pour le destin je rentrerai mes épines. — Zarathustra n'est pas un hérisson.

Mon âme, — insatiable avec sa langue, — à toutes choses bonnes et mauvaises elle a déjà léché, — vers chaque profondeur elle a plongé. — Mais toujours, comme le bouchon, — toujours elle reparaît, surnage, — elle bouffonne comme l'huile sur la mer brune : — c'est pour une telle âme qu'on me nomme : l'heureux.

Qui sont mon père et ma mère ? — Mon père, n'est-ce pas le prince Abondance, — ma mère, le rire silencieux ? — N'est-ce pas l'union de ces deux-là qui m'engendra, — moi l'animal-énigme, — moi, l'ennemi de la lumière, — moi prodigue de toute sagesse, Zarathustra ?

Aujourd'hui malade de douceur, — un vent de dégel, — rêve Zarathustra dans l'attente, sur les montagnes. — Devenu doux, et cuit — dans son propre suc, — *en-dessous* de son sommet, — *en-dessous* de sa glace, — fatigué et bienheureux, — un créateur à son septième jour.

— Silence ! — Une vérité marche au-dessus de moi, — semblable à un nuage, — d'invisibles éclairs elle me frappe. — À travers de larges et lents escaliers — monte son bonheur vers moi : Viens, viens, vérité bien-aimée !

— Silence ! — C'est *ma* vérité ! — De ses yeux hésitants, — de toutes ses terreurs — vers moi se jette son regard, — aimable, méchant, un regard de jeune fille... — Elle a deviné *le fond* de mon bonheur, — elle m'a deviné, —

ah ! à quoi pense-t-elle ? — Rouge épie un dragon — sous l'abîme de son regard de jeune fille.

— Silence ! Ma vérité *parle* !

Malheur à toi, Zarathustra ! — Tu as l'air d'un homme — qui a avalé de l'or : — on finira par t'ouvrir le ventre !...

Tu es trop riche, — tu gâtes trop de monde ! — tu fais trop d'envieux, — trop de pauvres... — Moi-même, ta lumière me relègue dans l'ombre, — et j'ai froid : va-t'en, riche, — va-t'en, Zarathustra, va-t'en de ton soleil !...

Tu voudrais donner, répandre à pleines mains ton superflu. — mais toi-même, tu es le plus superflu ! — Sois prudent, ô riche ! — *Donne-toi d'abord toi-même*, ô Zarathustra !

Dix ans se sont passés, — et pas une goutte d'eau ne t'apparut ? — pas un vent humide ? Pas de rosée d'amour ? — Mais qui donc devrait t'aimer, — ô richissime ? — Ton bonheur sèche tout à la ronde, — appauvrit en amour — un pays *privé de pluie*...

Personne ne te remercie plus... — Mais c'est toi qui remercie chacun — de ceux qui prennent de toi : — Là je te reconnais bien, — ô richissime, — toi le *plus pauvre* de tous les riches !

Tu te sacrifies, ta richesse te *torture*, — tu te fatigues à donner, — tu ne te ménages pas, tu ne t'aimes pas : — la grande torture te domine toujours, — la torture des granges *débordantes*, du cœur *débordant*. — Mais personne ne te remercie.

Tu dois devenir *plus pauvre*, — ô sage sans sagesse, — si tu veux être aimé. — On n'aime que les souffrants, — on ne donne d'amour qu'aux affamés... — *Donne-toi d'abord toi-même*, Zarathustra !

— Je suis ta vérité...

F. Nietzsche
(Traduction de Georges Mesnil.)



Friedrich Nietzsche